

N'Zenze Kinouani Kazis

Laisse parler
les gens...



Du même auteur :

Mourir sans voir Paris est un péché.

Editions Cultures Croisées en juin 2012

La lune écoute

Editions Cultures Croisées en juin 2013

EXTRAIT

Avant-propos

Il n'est pas si simple de se faire comprendre et de se faire accepter dans ce monde où tout semble tourner à l'envers. Nous avons ; pour nous faire comprendre, franchi une étape jugée indispensable, celle de l'écriture, expression durable, en même temps qu'incitation à la réflexion préalable. Son corollaire, la lecture permet au lecteur d'explorer et connaître un monde nouveau, ignoré jusqu'alors et que l'écrivain met en lumière.

Et si nous ne lisons pas les livres de nos auteurs, œuvres qui font partie du patrimoine national, nous tuons la Nation. Si nous ne lisons pas, nous serons complètement marginalisés en cette ère de communication. Il n'y a pas de développement culturel sans conservation des œuvres. Les moyens audiovisuels, d'autre part, ont leurs limites, leur rapidité de présentation des informations ne facilitent pas une mémorisation des contenus, indispensable à la réflexion sur les messages qu'ils fournissent.

Aujourd'hui, les lecteurs de notre premier livre « Mourir sans voir Paris est un péché. » m'ont

demandé la suite du témoignage porté dans ce livre. Nous la leur devons. Ce sont des faits vécus, exemples de ce qui peut arriver à un jeune sans formation spécifique, venu en France pour y vivre, pensant y vivre mieux que dans son propre pays. Bien sûr, les temps ont changé mais ces faits possèdent toujours une part de vérité encore actuelle, même à l'époque présente.

EXTRAIT

Souvenez-vous... J'avais récité le conte tragique de Kobé à des amis, d'origine française et congolaise. Kobé, alors devenue jeune fille, a été vendue par ses parents démunis afin d'assurer la survie de ses frères et sœurs. Je ne pensais pas, avec ce conte, toucher en profondeur les uns et les autres et apprécier la sensibilité d'autrui. A mon grand étonnement, j'ai vu la jeune femme française tête baissée, mouchoir en main, fondre en larmes.

Chose curieuse, et naïveté peut-être de mon côté et en ce temps, je ne m'imaginai pas voir une autochtone occidentale pleurer au récit d'un conte africain. C'était pour moi, surprenant, et devant cette image, j'étais resté médusé.

J'essayai alors de retrouver mon sens profond de l'humour, tout en cachant mon trouble dans un rire inquiet : « J'espère que cela va mieux, Jasmine ? », lui ai-je dit. Elle essuya ses larmes en s'exclamant :

« Oh ! Si vous saviez combien je suis touchée par ce récit. A un moment, j'ai été plongée au plus profond de moi-même, dans ce qu'il y a de plus

pénible, dont je porte le calvaire ; et c'est pourquoi je me retrouve dans tous ces états. »

Du côté de son mari, il semblait en être tout-à-fait autrement. En intellectuel, il me répondit :

« Je pense qu'on devrait faire un tour dans cette forêt équatoriale ; parce que j'ai été fasciné par ce conte comme si j'avais été transporté dans les *contes des Mille et Une Nuits*.

Mon ami Landry (qui m'hébergeait à l'époque), de son côté, n'était pas resté indifférent :

« Non je ne regrette rien vraiment quant à cette soirée. Et, s'adressant à moi, il ajouta : tu connais de belles histoires ! Tu ne peux savoir comment tu m'as fait plonger de nouveau dans cette forêt que je n'avais plus en tête. En plus, j'ai été angoissé pendant que le diable poursuivait Kobé ; mon cœur battait la chamade. »

Touché par leurs dires, je trouvai ceux-ci très révélateurs. Je me revis moi-même à cette époque, quand le vieux sage nous contait cette histoire au *mbongui*, dans le village de mon père. Tout le monde sortait de là très attristé. Je me sentais fondre comme un morceau de sucre que l'on met dans l'eau pour qu'il se dissolve complètement ; j'étais ébranlé par leur réceptivité. Enfin, pour répondre à leur désir de vivre une aventure, je leur dis :

« Si, réellement, vous tenez à ce qu'on aille faire un tour dans cette grande contrée, c'est à une condition !

– Laquelle ? S'exclama Landry.

– Eh bien ! Souhaitons, dis-je, que je trouve du travail et que l'on fasse des économies à cet effet.

– Mais, ne t'inquiète pas, reprit Landry, demain cela ira mieux.

– Je l'espère... et je poursuivis : mais, moi, je trouve insensé que je n'aie pas de travail et que l'on fasse des projets ensemble. »

Tous cédèrent à l'envie de rire.

« Ça, c'est de la musique typique, reprit Landry. Il faut être optimiste ! »

En ce moment, je pensais à tous ceux qui m'avaient éconduit sans ménagement. *Non, on n'embauche pas.* « Cette musique-là, je l'avais entendue plusieurs fois la veille ; et, pourtant, il fallait repartir à zéro, avec d'autres dispositions d'esprit. Je ne pensais pas subir les mêmes choses. Ce soir-là, j'ai dû me battre avec moi-même pour retrouver le moral devant les amis.

Heureusement, Landry se montra toujours averti et dynamique. Fidèle à sa réputation d'homme habile à rattraper certaines situations et à vous mettre à l'aise, il déclara :

« Ecoutez, tout ce qu'on vient de se dire, ça commence à me donner soif, si on se partageait une bière ? » Frédéric approuva avec un léger sourire : « Tu sais, ce n'est pas tombé dans les oreilles d'un sourd, tu peux nous servir. » Landry alla dans la cuisine, ouvrit le réfrigérateur et nous apporte des cannettes de bière. Cette fois, je me suis souvenu que, la veille, on m'avait fait une réflexion parce que j'avais porté la bouteille de bière à la bouche ; patiemment, j'attendis qu'il nous donnât des verres : ce qu'il fit.

« Levons nos verres à cette rencontre et souhaitons bonne chance à notre ami ! Demain, c'est encore une dure journée qu'il va lui falloir affronter, n'est-ce pas mon cher ami ? » Dit Frédéric en me regardant. Quant à moi, tout souriant et sûr de moi, cette-fois-ci, je lui répondis :

– Merci pour votre soutien, pourvu que ce que vous venez de me souhaiter soit entendu du ciel et au-delà des frontières.

Tout le monde eut envie de rire et la femme de Frédéric toussa un peu.

Après cette courte manifestation de soutien à mon égard, je devins pensif et silencieux et me mis à réfléchir. Au fond, il me fallait vaincre toutes les difficultés le lendemain, me positionner pour avec confiance, être déterminé à trouver un job à tout prix. Toutes les cartes possibles n'ont pas été jouées, il faut que j'insiste pour me faire embaucher quand il y a une annonce publiée, qu'on ne voie plus en moi un homme de couleur mais quelqu'un qui cherche du travail, comme tout autre personne, et que moi-même je me perçoive ainsi.

Cependant, ce jeune couple de français avait fait preuve de sincérité en m'assurant qu'il fallait insister en matière d'embauche. Pour cela, les mots ne devaient pas me faire défaut, ni le langage approprié. Car, dans cette société, on ne vous fait pas de cadeau ; le savoir était aussi un atout pour moi. Je pensais que tout cela semblait bien sonner juste ; quand je regardais la réalité sur place, je ne pouvais tout attendre du ciel.

Tout en dégustant ma bière, un petit souci me vint à l'esprit, et je dis à mon ami Landry :

« Tu sais, Landry ! Je prends à témoin ce jeune couple français... Et tous les regards se sont fixés sur moi comme si je devais annoncer un malheur ». Sans me laisser continuer, Landry, très perplexe, dit :

– Y a-t-il un problème grave ?

– Non ! Point du tout. C'est que j'ai une petite question à ton égard, assez difficile à exprimer :

– Mais de quoi tu parles ? Dit-il, impatient de connaître la suite.

– Je voudrais simplement te dire... dans le contexte actuel des choses, tel que je suis avec toi, tu connais notre milieu, poursuivis-je ; ceux qui me verront chez toi, dans les coulisses, vont murmurer.

– Il y aura beaucoup de commentaires sur mon cas. Je ne sais pas ce que tu en penses ! »

Et, comme toujours, il réfléchit un petit peu et me dit gentiment : « Laisse parler les gens ! » Et la jeune femme française en conclut : « Et voilà, tu as la bonne réponse. J'espère que tu es satisfait. »

Landry reprit de nouveau :

« Ecoute, j'ai promis de t'aider jusqu'au bout. Le reste, ce n'est pas mes oignons !

– Je crois que tu as bien parlé, s'exclama Frédéric. Il n'y a pas de mal à ça. Tout est clair comme de l'eau de roche.

Pour terminer, je fus obligé de leur dire :

« Non seulement je suis rassuré, mais apaisé par votre franc-parler. Ce qui est certain c'est que, de jour en jour, je reprends de plus en plus confiance et quelles que soient les difficultés en présence, je dois être capable de les surmonter. »

Une fois encore, en moi-même, je me dis que je commençais à accepter la réalité de choses qui me semblaient au début monstrueuses. Tout cela, auparavant a été dû au manque de soutien. Mais depuis la rencontre chez Landry avec ce jeune couple, je voyais les choses différemment, comme si j'avais reçu une nouvelle énergie. Je me suis senti accroché à quelque chose. Loin du découragement, j'étais vraiment à l'écoute. Et cela m'a valu une certaine détermination à amorcer le pas vers la réussite. Dans cette détermination a joué aussi le fait d'avoir eu l'impression d'être impliqué et de ne plus prendre les choses à la légère. Enfin j'étais résolu à ne plus cultiver le fiasco dans les pensées. Pour mon parcours du lendemain, toutes mes pensées devaient être positives ; plus question de se décourager au premier obstacle. Il fallait aller de l'avant, hisser les voiles pour conquérir l'inconnu.

À un moment donné, je vis le couple en train de murmurer ; ils se lèvent tous les deux :

« Eh bien ! Nous avons été ravis d'avoir passé un moment agréable avec vous, mais il se fait tard, il faut rentrer.

– Merci pour tout, a répondu Landry ; excusez-moi, je vais m'apprêter pour vous raccompagner ».

Au moment de franchir la porte, la jeune femme s'attarde un peu ; tout en laissant passer son mari, elle lève la main pour me dire au revoir. Ce petit geste me trouble un peu, mais c'est sans importance.

Au passage, Landry me fait signe qu'il n'en a pas pour longtemps, mais doit aller jusqu'au bout. Toujours élégant à la moindre sortie, il faut qu'il se mette du parfum. Il prend soin de son corps ! Pour

moi, c'est un vrai maniaque. Leurs pas ne tardent pas à s'éloigner ; puis, bientôt je ne les entends plus. Je vais regarder ce qui se passe dehors selon ma manie d'être toujours curieux ; je me penche à la fenêtre qui donne sur la rue. Je vois les trois personnes s'éloigner et virer dans la première rue à droite.

Soudain, j'entends au loin un bruit de moteur, suivi d'un cri « Attention ! » C'est un véhicule qui a failli ramasser un piéton. Troublé par cette scène, je ne sais comment expliquer cela, mais je reste figé pendant quelques minutes, rêveur ; puis je me ressaisis tout doucement pour aller m'allonger sur le canapé. Je regarde le plafond peint en blanc auquel est accroché un lustre qui diffuse la lumière.